

4 – 12 novembre 2016

Donald Trump : un triomphe à la romaine

Par Serge SUR

Derrière le char du vainqueur

Derrière le char de Donald Trump, vainqueur aussi inattendu que maudit des présidentielles américaines, s'avance la cohorte des vaincus. Tradition romaine, le triomphateur parcourt les rues de Rome sous les acclamations de la foule, et traîne à sa suite ses ennemis captifs et enchaînés, promis au sacrifice ou à l'esclavage, qui marchent piteusement derrière. Ce n'est pas exactement le spectacle donné par l'arrivée de Trump à Washington et par son premier entretien à la Maison Blanche avec Barak Obama. La rencontre est discrète et peu médiatisée, plus civilisée aussi, et les manifestations populaires sont plutôt hostiles. Mais enfin, il a combattu comme un gladiateur et la plèbe qui l'a porté à la présidence exprime une joie profonde, un sentiment de revanche. Et moralement, derrière lui se profilent les ombres d'Hillary Clinton et de sa bande qui, avant même le résultat, se partageaient le pouvoir et ses aménités, Bill en embuscade avec la Pompe à Phynances de la Fondation Clinton. Le couple avait déjà amassé un copieux magot, pourquoi pas davantage ? Ainsi que le disait Talleyrand arrivant aux affaires étrangères sous le Directoire : « *Et maintenant il faut faire une fortune, une fortune immense !* ». Pour cette fois, c'est raté. Insuffisamment soutenue par les minorités, les femmes, les militants de Bernie Sanders, Hillary a manqué la dernière marche. Laissons lui le silence et la nuit pour pleurer. Qu'elle ait obtenu plus de voix que le vainqueur ne la consolera pas.

La figure de Trump évoque aussi *Tempête à Washington* (film de Otto Preminger, 1962), et plus précisément Charles Laughton, puissant et solitaire, qui jouait un personnage du même type dans *Spartacus*, un péplum (film de Stanley Kubrick, 1960). Ce sont en effet des images romaines qu'évoquent les institutions et la vie politique américaine, il faudrait un Salluste, un Suétone, un Tacite pour en décrire les péripéties et en peindre les caractères. L'inspiration est là bas consciente et revendiquée. Alors, derrière le char de Donald Trump se pressent d'autres vaincus, médias et sondeurs, dont le *New York Times* qui se voulait le Cicéron de ce nouveau Catilina. Trump est-il Catilina, le séditieux, celui qui aspire à remettre en cause les institutions au profit des exclus et des frustrés, ou Néron, le narcissique, l'homme de spectacle qui entend soumettre l'univers à ses jeux et à ses caprices ? L'avenir le dira. Le candidat a plus à voir avec le premier, mais la figure du Président pourra être différente. Dans ce moment de triomphe, on rencontre encore derrière son char la Côte Ouest et Hollywood, une partie de la Côte Est et les *People*, l'Amérique bling bling qui se portait au secours de Hillary et a peut-être précipité sa déconfiture. Car les faiblesses de la candidate, éclatantes, ont conduit beaucoup de monde à l'aider, y compris Barak Obama, populaire mais qui avait été progressivement cartérisé, même sa femme Michelle, ainsi emportés dans la défaite.

Catilina contre Caracalla

La défaite est collective si la victoire est solitaire. On risque encore d'y trouver Obamacare, programme d'assistance sociale honni par les Républicains comme

socialiste, divers traités de libre échange qui ne plaisent pas au parangon du marché intérieur et des emplois américains, pourquoi pas l'OTAN qui selon lui sert davantage les Européens que les Etats-Unis... Le *Damage assessment*, autre spécialité américaine, promet d'être lourd. Dans la posture des candidats, Trump contre Hillary, Catilina s'oppose à Caracalla, empereur venu trois siècles après et qui accorda la citoyenneté de Rome à tous les habitants de l'empire, visant ainsi à l'élargir et à l'unifier – mais aussi à le racketter. Hillary était plus proche de cette nouvelle forme d'empire qu'est la mondialisation. Mais l'empire c'est aussi l'Amérique intérieure multiethnique, qui accélère l'américanisation du monde et fait pénétrer le monde en Amérique. La victoire de Trump est en quelque sorte la revanche de la nation contre l'empire, de même que Poutine a fait revivre la nation russe sur les ruines de l'URSS. La nation de Trump est une nation fermée, ethniquement homogène ou adepte du *Melting pot*, abritée derrière ses frontières et ses murs, se tenant à l'écart du monde extérieur pour vivre sur ses propres forces et suivant ses propres principes. La mondialisation soutenue par Hillary en était l'exact opposé, multiculturelle, multiethnique, ouverte et libre échangiste, interventionniste et donneuse de leçons.

La campagne a été aussi à certains égards une de bataille à fronts renversés. Les thèmes de Trump ne sont pas éloignés sur le plan économique du Bill Clinton de 1992 opposé à Bush Père, et le battant sur le slogan « *It's the economy, stupid !* », là où George H. Bush mettait l'accent sur le Nouvel ordre international après la chute de l'URSS. Il est aussi à d'autres égards proche de Franklin Delano Roosevelt, avec sa politique de grands travaux et sa direction de l'économie par un Etat stratège visant à réparer les dégâts de la crise de 1929. Il propose également de revenir à la séparation entre banques d'affaires et de dépôt, dont la confusion a contribué à la crise des *subprimes*. Il en diverge néanmoins par la fermeture nationale, même si Roosevelt proclamait la neutralité des Etats-Unis dans les conflits européens et si Clinton s'intéressait peu aux questions internationales en dehors de l'OMC. Sur ce plan Hillary était plus proche de Bush fils et du groupe de néo-conservateurs qui l'avaient cornaqué et dont beaucoup se retrouvaient dans son entourage. L'Amérique de Hillary promettait fort de ressembler à celle de George W. Bush, celle de Caracalla en quelque sorte. Cette Amérique était anticipée et dénoncée quelques décennies plus tôt, début 1941, par Romain Rolland dans son *Journal de Vézelay* (p. 558, p. 581).

« *J'aurais cent fois plus d'aversion et d'horreur pour une domination de la terre par la dure Amérique que par l'Allemagne ! Cette nation d'hommes d'affaires et de légistes endurcis et trempés dans l'eau du Jourdain, sans entrailles et sans humanité dans le cerveau !... Les Etats-Unis... évoquent, à mes yeux le SPQR (Senatus Populusque Romanus), les légistes durs et fourbes, qui marchent appuyés sur la déformation des lois, les hommes d'argent qui mènent l'Etat et les armées, les lourds et implacables Crassus, Lucullus, les écraseurs de la plèbe, et qui s'en servent, qui parlent de peuple, de démocratie, qui parlent de Dieu. Tout est money, et tout est loi. Je me sens bien plus éloigné d'eux que de tout groupement européen. »*

On peut certes déplorer que ce pacifiste impénitent ait semblé préférer la collaboration avec l'Allemagne hitlérienne à l'entrée des Etats-Unis en guerre, voire souligner une pointe d'antisémitisme, mais combien d'autres pacifistes jobards ont été conduits à une collaboration active et criminelle !

L'œuf de Fabergé

Dans un article de l'*International New York Times* du 10 novembre, Thomas Friedman, *columnist* régulier, amorce une seconde lecture sinon une amende honorable. Il cite un intellectuel africain immigré, comparant les institutions américaines à un œuf de Fabergé, fragile et précieux bijou, que les politiques américains traitent comme un ballon de rugby, au risque de le briser. Cela peut-il s'appliquer à Donald Trump, à sa campagne débridée, à ses projets ravageurs de la *political correctness*, à ses transgressions multiples qui n'ont pas découragé son électorat quand elles ne l'ont pas mobilisé en sa faveur ? Il est le candidat heureux d'une Amérique oubliée et souvent méprisée, l'*overfly country*, l'Amérique intérieure, victime de la désindustrialisation, des délocalisations, de la concurrence des travailleurs immigrés, qui a supporté la crise des *subprimes* et parfois perdu son maigre patrimoine, qui a accumulé frustrations et colères sans moyens de les exprimer dans la sphère publique. Ce n'est certes pas le parcours de Trump, milliardaire, héritier, magnat de l'immobilier, se partageant entre New York et la Floride, circulant dans son avion privé, qui pouvait incarner leur révolte silencieuse. C'est son discours qui les a attirés, son côté nature et *Redneck*, son programme radical, nationaliste voire chauvin, isolationniste et xénophobe, qui les a séduits.

Plus que le briseur de l'œuf de Fabergé, Donald Trump a été le révélateur, la mise au grand jour d'un triple malaise américain – malaise et non crise, car il est durable et se démultiplie sur plusieurs registres là où une crise concentre, rend plus intenses et instantanées une série de tensions latentes. Malaise du système de partis d'abord, Démocrates autant que Républicains étant profondément divisés, ce qu'a traduit d'un côté la candidature de Bernie Sanders et de l'autre l'isolement croissant de Trump au sein de l'établissement Républicain. Polarisation des partis au sein des institutions, leurs contradictions étant de plus en plus prononcées et rendant impossibles des compromis au sein du Congrès. Paralysie des institutions ensuite, puisque les trois branches du pouvoir fédéral sont affectées. L'opposition entre la présidence et le Congrès ne leur permet pas de s'entendre et conduit à leur neutralisation mutuelle, de sorte que même la confirmation d'un juge à la Cour suprême était devenue impossible. Malaise social enfin : inégalités économiques extravagantes et scandaleuses détruisant les classes moyennes ; communautarisme croissant conduisant à un apartheid de fait ; tensions interraciales dont les noirs tués sans conséquences par des polices locales sont un signe inquiétant ; frustrations de nombre d'électeurs devant l'afflux d'immigrés illégaux...

Le moment Auguste

La question est désormais de savoir si Trump pourra être un remède à la mélancolie américaine, pour parodier Ray Bradbury. Dans la montée en puissance des grands États, il a toujours existé un moment Auguste, comme celui où, à Rome, l'Empire succède grâce ou à cause de lui à la République, où revient la paix civile et où s'affirme l'hégémonie d'une domination à son acmé. Pour la France, ce fut le règne de Louis XIV, pour le Royaume-Uni celui de Victoria, Staline pour l'URSS, et les États-Unis ont déjà connu ce moment avec Franklin Delano Roosevelt, l'homme du New Deal, de la victoire en 1945 et de la Charte des Nations Unies. A ces constructeurs, les opinions publiques, l'histoire populaire, préfèrent souvent les grands destructeurs, les grands massacreurs. César, homme de coup d'État et génocidaire, est plus célèbre qu'Auguste, Napoléon, qui a détruit la puissance française, plus révérenté que Washington, qui a créé les États-Unis,

cette *Success Story* des derniers siècles. Ne parlons même pas de la douteuse fascination exercée par Hitler, sur lequel on multiplie émissions théoriquement dénonciatrices, en réalité sournoisement attractives. Dans quelle catégorie se rangera Donald Trump ? Surmontera-t-il la diabolisation dont on l'a accablé, sans pour autant en convaincre les électeurs ? Sera-t-il un Berlusconi américain, un Berlusconi bougon ? Il arrive à Washington non en terrain conquis mais sur un champ de mines où l'on ne le ménagera pas.

Ce qui se profile, pour autant que l'on puisse l'anticiper deux mois avant sa prise de fonctions, est que l'on aura affaire à une alternance, à un *Policy change* plutôt qu'à un *Regime change*. Les institutions américaines sont d'une remarquable solidité et la souveraineté de la constitution ne sera pas remise en cause. Au contraire, les institutions vont pouvoir fonctionner, puisque les trois branches du pouvoir seront alignées : un président Républicain, un Congrès également, et la Cour suprême, qui pourra être complétée, comptera une majorité à tendance conservatrice. Durant au moins deux ans, le nouveau président disposera de tous les moyens de gouvernement. Pour autant, il aura à négocier avec une majorité qui ne lui est pas nécessairement favorable, et encore moins à certains aspects rugueux de son programme. Il a déjà commencé à les adoucir, vantant la négociation, les compromis, les *Deals*. On en saura plus lorsqu'il constituera son équipe, et que les soutiens s'affirmeront. La plus grande inconnue est sa future posture internationale. Elle suscite à l'extérieur incertitude et inquiétude. On pourrait se souvenir de Ronald Reagan, présenté lors de son élection en 1980 comme un danger public, de surcroît semi débile, et qui fut l'un des plus grand présidents américains, qui pouvait notamment mettre à sa ceinture le scalp de l'URSS. Alors, reste à savoir si Donald Trump sera plutôt Catilina, Néron ou Auguste.